

Nirvâna

*Les derniers jours de
Rabindranath Tagore*

PRATIMA DEVI

Nirvâna

*Les derniers jours de
Rabindranath Tagore*

Témoignage traduit du bengali, présenté et annoté
par Prithwindra Mukherjee

ÉDITIONS BANYAN
Paris

© Éditions Banyan, 2017
pour la traduction française
ISBN : 979-10-96596-02-7

Conception graphique :
Guillaume le Guillou, 2017

www.editions-banyan.com

N i r v â n a

Fin août 1940, à la demande de Bâbâmani¹, on démarra tous les préparatifs de la fête de la Mousson. Malheureusement, je ne pouvais attendre pour y assister ; l'état de ma santé m'obligeait à partir pour Kalimpong² bien avant la fête. La veille de mon départ, j'allai voir Bâbâ, étant donné que le lendemain matin, nous devrions partir de bonne heure.

Je le trouvai bien silencieux, sur la terrasse du premier étage d'Udichi³ ; la soirée était déjà avancée. L'ombre épaisse des arbres élancés se projetait sur la véranda. Les étoiles au-dessus de sa tête participaient à son silence. Dès que je m'assis à ses pieds, il me dit : « Belle-fille, récupérez votre santé. Moi aussi, après les vacances, j'irai passer quelques jours chez Maitraye⁴; vous viendrez m'y rejoindre. » Aujourd'hui encore, il me semble entendre cette voix toute vibrante d'affection.



Après un court passage par Calcutta, je partis pour la montagne. En route, je m'arrêtai à Mongpu⁵ où m'attendait cette lettre de Bâbâ : « Belle-fille, quand je contemple votre maison, elle me paraît bien vide ! Ni vous, ni Rathi⁶ n'êtes ici ; le seul être important qui y règne, c'est Nâthu⁷... Une chaleur impitoyable de début d'automne a envahi le ciel et, à travers les nuages noirs sans pluie, de tous côtés elle se répand telle une malédiction. Si je pouvais faire partie du vol des cygnes, je me serais sans doute envolé vers le *Manas Sarovar*⁸; peut-être y trouverais-je la paix, en attendant le bord de l'étang-à-poissons de Mongpu ! Mais rien avant la mi-septembre. Ma nouvelle est terminée ; je suis en train de la peaufiner. S'il plaît à Dieu, ce soir la fête de la saison des pluies se tiendra dans la cour de notre bibliothèque. Ce matin, la cérémonie de plantation d'arbres a déjà eu lieu. À présent, je me sens mieux. Avant de partir pour Mongpu, il faut que je vous consulte. Récemment, mes dépenses alimentaires ont augmenté. Je ne mangeais que des légumes, mais à présent, selon

¹ « Père bien aimé » : appellation qui désignait le Poète Tagore dans le cercle de ses intimes.

² Ville frontalière aux Himalayas.

³ La dernière demeure du Poète à Santinikétan.

⁴ L'orthographe exacte de son prénom est Maîtréyî ; nous suivons ici celle qu'elle utilisait dans ses publications en anglais. Fille du philosophe Surendranâth Dâsgupta (1885-1952), « célébrée » par Mircea Eliade dans le roman *La nuit bengali*, elle fut disciple de Tagore et auteur de nombreux ouvrages dont *Tagore by the Fireside* (Rupa & Co, Calcutta, 1961).

⁵ Une autre station himalayenne où habitait Maitraye, avec son époux, le Dr Sen.

⁶ Rathindranâth Tagore (1888-1961), fils aîné du Poète et époux de la narratrice ; il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *On the Edge of Time*, Orient Longman's, Bombay, Calcutta, Madras, 1958.

⁷ Un des employés de la maisonnée.

⁸ Étang mythique situé en haut des Himalayas.

le conseil médical, je suis obligé de m'habituer à la viande et au poisson. Vous auriez, paraît-il, une dizaine de roupies en réserve pour moi. Pouvez-vous me dire pendant combien de temps cela pourrait-il me laisser tranquille ? La durée de mon séjour à Mongpu en dépendrait. Mes bénédictions à Mângpabi⁹. »

Bâbâmani aimait à plaisanter avec tout le monde ; il le faisait avec ses filles, avec sa bru, avec tous les membres de sa famille et même avec son domestique Nîlamani, qu'il appelait aussi Lîlmani, à la manière populaire et dont le vrai nom était Banamâli¹⁰. Il y prenait un plaisir naïf. Cette lettre témoigne un peu la finesse de son humour. Depuis le jour où il n'eut plus à s'occuper des détails matériels de la vie, je ne le vis plus manier de l'argent. Si quelqu'un venait lui en offrir, il me le confiait aussitôt en disant, tout comme un enfant : « Conservez-le dans votre banque ! », alors qu'il se contentait strictement du minimum, sans plus. Il n'avait cure ni d'argent, ni de biens ; mais dès qu'il s'agissait des deniers de Santinikétan¹¹ ou de ceux d'autrui, en homme avisé, il savait promulguer de bons conseils.

Quand je partis pour Kalimpong, Bâbâmani venait d'entamer la rédaction de sa nouvelle intitulée *Le Laboratoire*. Mais à cette époque, il hésitait beaucoup à écrire des nouvelles. Il disait : « Je ne peux plus m'exprimer aussi facilement qu'autrefois ; maintenant, cela me prend beaucoup de temps. » De plus, il critiquait sévèrement toutes les notes que je prenais ; il ne pouvait tolérer nulle imperfection. De sa propre main, il copiait soigneusement – je ne sais combien de fois – ce qu'il écrivait, et le corrigeait copieusement. Bien qu'il eût toujours plusieurs secrétaires à sa disposition, il leur confiait rarement ses manuscrits. *Le Laboratoire* terminé, que d'hésitations avant d'en donner la première lecture devant le cercle de ses familiers ! Il se demandait si les auditeurs allaient en apprécier les nuances, c'est pourquoi il était très pointilleux dans le choix de ceux-ci. À ce moment-là, si nous lui demandions de nous lire ses écrits en cours, il se sentait très gêné et son entourage en subissait les conséquences. Dans une lettre de Mirâ¹², que je reçus à Kalimpong et dont voici un extrait, on trouve la scène d'un pareil incident :

« Chère Boûdi¹³,

Le lendemain de mon arrivée, Dâdâ¹⁴ est parti pour Calcutta, d'où il ira visiter notre propriété. Vous êtes absente ; Dâdâ aussi. Ce qui fait que Bâbâ a du mal à rester ici. Pour le moment, il est plus calme. Au début il soutenait que, pour faire soigner ses yeux, il devrait aller à Calcutta. Grâce à Sudhâkânto¹⁵, il a renoncé à cette décision. La fête de la mousson a eu lieu ; tout s'est bien passé.

La nouvelle que Bâbâ écrivait est achevée depuis deux ou trois jours ; il l'a déjà lue à quelques-uns d'entre nous. Dès le matin du jour où il allait nous

⁹ "Celle qui habite Mongpu" nom inventé par le Poète, pour désigner Maîtraye (cf : Note 4).

¹⁰ Un des noms de Krishna, « paré d'une longue guirlande de fleurs sauvages » (cf le Gîta Govinda, célèbre pastorale du 13^e siècle par Jayadéva).

¹¹ L'école et l'ashram fondés par le Poète.

¹² Fille cadette du Poète, appelée aussi Atasi (1892-1969).

¹³ « Belle-sœur ».

¹⁴ « Frère aîné » = fils du Poète (cf : Note 6).

¹⁵ Ancien élève de Santinikétan, depuis 1906, il eut le privilège de fréquenter le frère aîné du Poète et obtint directement du Poète, dès 1915, des responsabilités dans le comité exécutif de l'établissement, tout en étant l'un des secrétaires littéraires du Poète et un intime de sa famille.

la lire, il était très énervé ; il avait déjà convoqué Sudhâkânto, dressé la première liste d'invités, et Mahâdeva¹⁶ était parti distribuer les invitations. Aussitôt après, alors que celui-ci venait de rentrer et que Sudhâkânto était parti déjeuner, Mahâdeva dut de nouveau courir le chercher et, après de nouvelles délibérations, courir distribuer d'autres cartons durant toute la journée ! Et Sudhîr Kar¹⁷ eut aussi à subir des reproches pour avoir laissé subsister des erreurs dans le manuscrit. Bâbâ était si irritable que, jusqu'à la fin de la lecture, nous nous tîmes tous, sans sourire, et tout le monde se tenait là comme des accusés devant passer en justice. En me souvenant maintenant de la scène, je ne puis m'empêcher de rire.

Mais l'objet de toute cette consternation – la nouvelle de Bâbâ – n'était pas, après tout, si méchant que cela ! On l'aurait mieux appréciée si la mise en scène n'avait pas été aussi lourde ! Anil-Bâbu¹⁸ était assis devant moi, aussi étais-je obligée de le dévisager chaque fois que je levais les yeux durant la lecture. Sans exagération, je peux attester qu'il était assis avec un air si solennel qu'on pouvait se demander si un juge n'était pas en train de lire son arrêt de mort, ce qui justifiait le visage attristé des auditeurs ! Sudhâkânto s'assit exprès dehors, d'où mon incapacité de décrire la mine qu'il avait. Le pauvre Sudhir Kar était si bien caché derrière le divan de Bâbâ qu'on n'aurait jamais pu l'apercevoir, s'il n'avait eu à comparaître de temps à autres, tel un coupable derrière les barreaux, pour passer des feuilles du manuscrit. Pourtant, le sujet de cette nouvelle n'était que... les jeunes filles de notre époque. »



BÂBÂ PRÉFÉRAIT les bords des rivières aux montagnes ; il disait que les rivières ont un vaste dynamisme, tandis que l'esprit est trop à l'étroit dans un cadre borné par des montagnes. C'est pourquoi il n'aimait pas y faire de longs séjours. Il y a fort longtemps, il s'était fait construire, dans la montagne de Râmgarh¹⁹, une maison qu'il avait baptisée Haïmanti²⁰ et c'est là qu'il avait écrit la nouvelle du même nom. Il avait l'habitude de construire des demeures fantastiques qui ne ressemblaient à rien dans la réalité... Mais il aimait aussi à faire édifier de véritables habitations. Dans la lettre ci-dessous, on découvre comment maisons ou ateliers se présentaient à son imaginaire. En 1930, alors qu'il effectuait un voyage en Allemagne, il m'écrivit à Londres :

« Ma chère Boûmâ²¹,

De la pluie, de la pluie, toujours de la pluie ! La pluie durant de longs

¹⁶ Un des domestiques.

¹⁷ Un autre disciple et secrétaire du Poète.

¹⁸ M. Anilkumâr Chanda, un autre secrétaire et disciple du Poète, dont l'épouse, Râni Chanda, était parmi les femmes estimées et aimées par le Maître, de même que la narratrice, Maitraye – née Dasgupta – et Nirmalkumâri alias Rani, épouse du Professeur Mahalânabîs (cf Note 33). Le suffixe – Babu a le rôle de *Monsieur* en français, qu'on rattache plus souvent au prénom.

¹⁹ Une station himalayenne.

²⁰ « automnale » (hémanta est la deuxième moitié – dorée – de l'automne, particulièrement belle).

²¹ « Belle-fille » ou « Bru ».

jours. Tout le monde dit qu'on n'a jamais vu une telle pluie. Je me plais à croire que j'en suis peut-être le responsable. Je suis le poète des pluies ! La fête de la mousson m'a suivi au mois de juillet, par-delà l'océan... Mais à vrai dire, la poésie *Mon cœur se met à danser, à danser comme un paon* convient très peu à ce cadre. Mon cœur ne se met plus à danser ; il me paraît trop lourd... Eh bien, je pars mardi prochain pour Genève. Là, encore des réceptions ! J'ai appris qu'on m'y prépare un accueil grandiose, avec des compliments et des bousculades !

Peut-être savez-vous que la galerie nationale d'ici a choisi cinq de mes peintures, ce qui veut dire qu'elles sont parvenues au paradis des peintres. Faute d'argent, elle ne pouvait pas davantage ! Mais je viens d'écrire que je faisais don de ces tableaux à l'Allemagne ; je ne veux pas qu'on me paie. Tout le monde en a été ravi. Et encore, encore des invitations pour des expositions de mes peintures ! L'une vient d'Espagne ; ils aimeraient me recevoir au mois de novembre. Et une autre de Vienne, et beaucoup d'autres encore. Portant ombre à ma renommée de poète, celle de barbouilleur déferle partout...

Parfois, je pense à mes projets au sujet de votre atelier : ce serait au bord de la rivière Mayûrâkshi²², à l'ombre des *sâls*²³, près d'une fenêtre ouverte. Dehors, comme une sentinelle, un palmier dont les feuilles tremblantes alterneraient avec le soleil et viendraient effleurer mon mur. À midi, une colombe roucoulerait sans cesse sur la branche du *jâm*²⁴. Une avenue d'ombre se projetterait le long de la rivière... Les feuilles du banyan danseraient légèrement. Une plante de jasmin grimperait en curieuse jusqu'à ma fenêtre ! Un petit escalier pavé de pierre rouge descendrait à la rivière et à côté, un arbre de *champakâ*²⁵ en fleurs ! Pas plus d'une chambre : le lit serait poussé dans un renforcement du mur. Il n'y aurait qu'un divan dans la chambre. Un tapis rouge foncé sur le plancher. Le mur couleur orange, avec une bordure de noir foncé. À l'est de la chambre, une petite véranda où j'irais silencieusement m'installer bien avant le lever du soleil et, aux heures des repas, Lîlmani viendrait me servir. Une seule personne y habiterait, dont la voix serait très mélodieuse et qui chanterait autant qu'elle le voudrait. D'une hutte voisine, elle chanterait à toute heure, et je resterais toute-oreille dans ma chambre. Son mari serait un homme bon et intelligent ; il m'assisterait dans mon courrier ; aux moments de loisir, il viendrait m'entretenir de littérature. Il serait sensible à mes plaisanteries et saurait rire à bon escient. Il y aurait deux ponts sur la rivière – que je pourrais appeler Jorâsânko²⁶ – et que de fleurs à leurs extrémités ! Des cygnes vogueraient là où la rivière serait très profonde et, sur la rive légèrement en talus, paîtrait ma vache rose avec son veau. Il y aurait des potagers et quelques hectares de rizières. Je serais végétarien ; du beurre, du lait caillé, du fromage et de

²² « pareil au regard du paon ».

²³ Arbres connus pour leur bois : le sâl (*shorea robusta* Gaertn) appartient à la famille du teck, au tronc élancé.

²⁴ Le *jâm* (*Eugenia jambolana* Linn.) donne des grappes de fruits charnus ressemblant aux burlats.

²⁵ Frangipanier.

²⁶ « Ponts jumeaux », le quartier de Calcutta où se trouve la maison natale du Poète.

la crème abonderaient chez moi. Pas de cuisinière, sauf un réchaud à vapeur...

Il faut que je m'arrête ici ! En jetant un coup d'œil tout autour, je me rappelle que je suis à Berlin, censé être un homme de génie qui dois parler de sujets forts nobles et me soumettre partout et sans cesse au joug de la célébrité ! Le monde entier est torturé par de graves problèmes qu'on me demande de résoudre ! Et, au bord de l'océan Indien aussi, Visvabhâratî²⁷ m'attend : grandes sont ses exigences, nombreuses ses nécessités ; pour elle, je dois aller chercher de l'aumône de pays en pays ! Alors, plus d'ateliers ! Ma vie est courte ; entre temps, je dois beaucoup voyager pour accomplir ma tâche : chemins de fer, automobiles, bateaux, avions doivent me transporter – moi, le civilisé ! Alors, plus de temps ! »²⁸

Bâbâmani voulait faire un verger à Râmgarh ; mais on dut vendre la maison, car il était trop compliqué de s'y rendre souvent.

[...]

²⁷ L'université fondée par le Poète.

²⁸ Tagore reprit le contenu de cette lettre rédigée le 18 août 1930, dans son poème *La demeure*, appartenant au recueil *Punash-cha*.